

Petits riens

Claude Léger

En pensant à adresser ses vœux de nouvel an aux lecteurs du *Mensuel*, le chroniqueur se sent soudain envahi – c'est grave, Docteur ? – par une ritournelle enfantine : « Vive le vent (bis), vive le vent d'hiver ! Boules de neige et bonne année, Grand-mère... » Pourquoi « grand-mère » ? se demande-t-il. Il se souvient que l'original en langue anglaise évoque une course débridée en traîneau tiré par un cheval, qui lui remet en mémoire quelques splendides images des *Magnificent Amberson* de Welles : « Oh, jingle bells (bis) / Jingle all the way, / O what fun it is to ride / In a one horse open sleigh. » Pas de grand-mère dans cette folle cavalcade ! Encore heureux, s'agissant de vœux de bonne année, si l'on pense à la fragilité du col du fémur de nos grand-mères.

De toute façon, cette chansonnette n'a pas été composée pour célébrer l'an neuf, mais, selon l'Encyclopédie – pas celle de Diderot et d'Alembert, mais celle de M. Wikipédia –, pour fêter Thanksgiving en 1857, composée, donc, par un nommé James Lord Pierpont, dont on découvre qu'il était l'oncle de John Pierpont Morgan, celui de la J. P. Morgan & Co, qui est devenue, par sa fusion avec la Chase Manhattan Bank, la banque qui possède le plus de *hedge funds* aux États-Unis, qui revendique 90 millions de clients et dont le chiffre d'affaires en 2010 s'élevait à 100 434 millions d'USD. C'est bien naturel pour une banque qui a racheté en 2008 la Bear Stearns, cinquième banque d'investissement états-unienne, pour une bouchée de pain, grâce à l'aide de la FED. Avant de s'offrir la Washington Mutual, ce qui lui permet aujourd'hui de détenir le deuxième réseau bancaire des États-Unis. La JPMC a été accusée d'avoir précipité la faillite de Lehman Brothers, mais la direction s'est contentée de qualifier ces accusations d'« infondées ».

James Lord Pierpont, quant à lui, n'a pas fait fortune, bien que son *Jingle Bells* ait été chanté et enregistré par tout le gratin du jazz, du rock, de la pop et de la country, depuis qu'on enregistre de la musique, avant d'être traduit dans trente-six langues ou presque. Sa célébrité s'est affirmée quand on en a fait un *Christmas song* – on a remplacé, du reste, dans le refrain, *fun* par *joy*, plus adapté à une fête chrétienne. C'est même la première chanson jamais enregistrée depuis l'espace : en effet, le 16 décembre 1965, Tom Stafford et

Wally Shira, membres de la mission Gemini 6, informaient Cap Canaveral qu'ils venaient d'apercevoir, de leur module, un satellite tiré par huit petits modules et dont le pilote portait une combinaison rouge. Puis ils entonnèrent *Jingle Bells* en s'accompagnant à l'harmonica et au rythme de clochettes.

James Lord Pierpont avait écrit cette bluette enneigée pour une Sunday School de Boston, sa ville natale, alors qu'il résidait depuis un certain temps en Géorgie. Elle date de l'année même du remariage de Pierpont, un an après la mort de sa première femme. Séduit par les charmes du Sud, ainsi qu'on les trouve exaltés sous les traits de Vivien Leigh dans *Autant en emporte le vent* – toujours le vent, mais celui-ci plus chaud –, il prit fait et cause pour les Confédérés au moment de la guerre de Sécession, tandis que son père, le révérend John Pierpont, pasteur de l'Église unitarienne de Boston, abolitionniste radical, s'engagea comme aumônier chez les Yankees. James, quant à lui, faisait office de gratte-papier dans un régiment de cavalerie de Géorgie et trouvait assez de temps pour composer des hymnes martiaux afin de galvaniser les troupes sudistes. J'extrais deux vers de « We Conquer or Die » :

« The war drum is beating, prepare for the fight !
The stern, bigot Northman exults in his might. »

On aura reconnu, dans la figure sévère et fanatique du nordiste exultant dans sa toute-puissance, l'ombre du révérend Pierpont, représentant du puritanisme bostonien, Boston ayant été, durant la guerre de Sécession, le foyer le plus actif de l'abolitionnisme.

Allez ! Faisons tintinnabuler les *jingle bells* pour un autre Américain, plus jeune d'une génération que J. L. Pierpont, mais dont le nom sera sans doute plus familier au lecteur. Il s'agit de James Jackson Putnam. Nathan Hale, dans son *Freud and the Americans*, écrit à son propos : « [...] dans la controverse qui opposa, en 1876, James Jackson Putnam, professeur de neurologie à Harvard, au vulgarisateur du concept de *neurasthénie*, George Miller Beard, on voit Putnam refuser à son confrère le droit de prétendre qu'il ait jamais guéri un patient à l'aide de "ces techniques mentales" qui, par définition, ne relèvent pas de la science ! [...] Par quelles voies passa-t-il de Beard et du refus des "techniques mentales" à la "psycho-analyse" ? Sûr que son parcours incarnait tous les paradoxes de l'époque, je me posai la question : comment ce Bostonien, héritier d'une longue lignée de puritains et profondément enraciné dans la vie médicale et mondaine d'une ville célèbre pour sa pudibonderie, avait-il atterri dans les bras de la psychanalyse¹ ? » Comment un neurologue des Brahmanes de Boston – ainsi qu'on surnommait les WASP de cette ville – put-il tomber dans les bras d'un ex-neurologue juif viennois ?

1. N. Hale, *Freud et les Américains*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, Seuil, 2002, p. 15.

Putnam avait été si bouleversé par les conférences de Freud à la Clark University en septembre 1909 qu'il invita celui-ci, avec Jung et Ferenczi, à passer un week-end dans sa maison de campagne dans les Adirondaks, pour faire plus ample connaissance avec lui. Puis, sans perdre une minute, il créa en mai 1910 l'American Psychopathological Association, filiale de l'American Neurological Association, Jones considérant qu'il était alors prématuré de fonder une « société purement psychanalytique ». Mais, dès l'année suivante, l'American Psychoanalytic Association (APA) vit le jour et Freud choisit Putnam pour en assurer l'« incommode » présidence. On retrouve là le souci de Freud de mettre des *goyms* à la tête des organisations psychanalytiques, comme il l'avait fait, un an auparavant, avec Jung.

Pour convaincre Putnam d'accepter cette fonction, Jones lui écrit : « [...] vous seul et seule Boston peuvent servir d'aire de lancement à une société de psychanalyse à laquelle pourraient adhérer nos amis des États-Unis [...]. Je crois savoir que tous les grands mouvements intellectuels d'Amérique sont partis de Boston. Et je sais que personne ne jouit d'une considération égale à la vôtre dans ce pays ² ». Ce choix va vexer le New-Yorkais A. A. Brill, qui déclinera l'offre du poste de secrétaire et s'empresera de créer, avec une cinquantaine de collègues, parmi lesquels de nombreux émigrés juifs, la New York Psychoanalytic Society, refusant tout net l'affiliation à l'APA. Elle se développera au détriment de cette dernière, pour finir par fusionner en 1932, bien après la mort de Putnam, avec celles de Boston, Chicago, Baltimore-Washington et former l'actuelle APA.

Freud aurait-il changé le destin de la psychanalyse aux États-Unis s'il avait choisi Brill plutôt que Putnam, Brill, petit (au sens propre) émigré juif de Kanczuga en Autriche, qui avait commencé comme balayeur dans les rues de Lower East Side et dont la mère rêvait qu'il devînt rabbin ? Brill, dont le premier maître à penser, avant Freud, fut Spinoza, et dont la découverte de la psychanalyse fut un coup de foudre. Si Freud avait choisi New York plutôt que Boston, New York, la Grosse Pomme, avec son rythme trépidant, son cosmopolitisme, ses « défis revitalisants », à la fois havre de tolérance et théâtre de rudes conflits, il aurait placé à la tête de l'organisation psychanalytique américaine un jeune homme d'une trentaine d'années, dont les origines le situaient « bien plus bas que la phalange de patriciens qui contrôlaient l'immense majorité des grandes compagnies et des entreprises bancaires du pays ³ ».

La Société de New York était le groupe socialement le plus homogène, composé de jeunes, issus des classes moyennes ou de l'immigration, sans

2. *Ibid.*, p. 355.

3. *Ibid.*, p. 361.

aucun mandarin. C'est sans doute pourquoi il devint, sous l'impulsion de Brill, « le centre le plus soudé, le plus dynamique et le plus orthodoxe des États-Unis ⁴ ». Ce n'est pas un hasard si la troïka (*open sleigh* ?) ego-psychologique (H. Hartmann, E. Kris et R. Loewenstein) se fixera à New York en 1940.

Terminons sur une anecdote tirée du week-end que Freud passa dans le chalet de Putnam en 1909. Celui-ci avait appris à Freud que des porcs-épics avaient élu domicile dans les environs. Après de vaines recherches, Freud finit par en découvrir un, mais il était déjà mort. Le porc-épic est un animal totem dans le chamanisme amérindien ; il posséderait des qualités spéciales, celles de la foi et de la confiance. *Totem et Tabou* ne sera écrit que trois ans plus tard...

Novembre 2010.

4. *Ibid.*, p. 363.